



Nicolas Patin a su retrouver en de multiples probants, exister. Mais il faut lui reconnaître la

## Survivre à Buchenwald

JEAN PUISSANT  
*La Colline sans oiseaux ;  
14 mois à Buchenwald*

avant-propos d'Olivier Laliou, préface de Jean-Luc Dauphin  
Édition du Félin 2017 233 p 22 €

C'est l'un des camps les plus connus, notamment grâce aux livres de Jorge Semprún. Puissant écrit dès son retour à l'initiative d'un jeune responsable des Éditions du Rond-Point : François Mitterrand...

La sincérité de son témoignage est évidente. Jean Puissant qui écrit : « j'ai pu me tromper ; je n'ai pas menti », donne une description sans concession de la vie dans ce camp, ne cache rien des rivalités entre nationalités, rien non plus du pouvoir des voyous qui participent à la terreur SS, livre sans détours ses sentiments, décrit l'entraide des groupes restreints qui se sont constitués. Il est arrivé à Buchenwald dans le convoi du 24 janvier 1944, parti de Compiègne. Le matricule 44725 n'est pas obligé de travailler parce qu'il est contraint de marcher avec des cannes en raison d'une grave blessure survenue au combat le 5 juin 1940. Grâce à Jean-Luc Dauphin qui l'a connu, nous disposons d'un riche portrait de cet instituteur, véritable « *husard noir* » de la République, issu d'une famille modeste. Poète à ses heures, passionné par les chansons et les patois locaux de l'Yonne et de la Puisaye, introducteur du basket-ball à l'école, il enseigne avec flamme, cherchant à communiquer à ses élèves le goût de l'effort, attitude que n'aurait pas reniée un autre enseignant : Jean Maitron. Pacifiste et socialisant, il est aussi officier de réserve...

Membre du réseau Libération, c'est à la suite d'une trahison qu'il est arrêté en octobre 1943.

Dans son récit, Jean Puissant ne s'apitoie jamais sur lui-même. En revanche, il parle avec une grande sensibilité de ses camarades et plus encore quand il s'agit de martyrs, comme Raymond Pesant de Champigneulle qui n'avait pas succombé « *aux homélies du maréchal* », torturé chaque nuit, fusillé à 20 ans, qui se préparait à son exécution avec l'intention de crier aux occupants : « *Vive la France !* ». À Buchenwald, « *la mort ! elle était toujours présente, elle flottait au milieu de nous, presque visible, presque palpable. Elle était la punition de toute faute, la sanction de toute défaillance, elle frappait tous ceux en qui la vie avait*

« *Et là-bas nul oiseau ne chante/ sur les arbres secs et creux.* » On se souvient du *Chant des Marais*, composé par des déportés allemands et qui deviendra, en quelque sorte, le chant de la déportation. Jean Puissant nous entraîne vers l'un de ces camps où les oiseaux sont absents, chassés par les âcres fumées des crématoires : Buchenwald.

*pâli, ne fut-ce qu'un petit peu, et pour les autres, pour ceux qui tenaient, elle choisissait encore parmi eux des victimes qu'elle frappait aveuglément, brutalement, au hasard.* »

Dans cet univers de mort, aussi incroyable que cela puisse paraître, la culture trouvait sa place. Elle était un des moyens de la survie. On échange avec des camarades, on organise des lectures : Jean Puissant, lui, écrit un roman.

Dans une langue parfaitement maîtrisée, son livre : *La Colline sans oiseaux*, demeure comme l'un des témoignages forts sur la déportation et devrait devenir un outil pour les professeurs des écoles d'aujourd'hui désireux de faire comprendre à leurs élèves ce que fut la déportation.

JEAN-LOUIS PANNÉ

[1] Dans cette collection « Résistance-Liberté-Mémoire » créée il y a 20 ans vient de paraître de Laurent Douzou et Jean Nicotchev : *La Résistance abolie. Sa mémoire guérie par les ombres alléguées* (122 p 24 €) qui retrace les variations que la représentation de la Résistance a connu depuis la Libération.